

ELIZABETH
HOYT

Le dernier duel



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Elizabeth Hoyt

Née aux États-Unis, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'université du Wisconsin, elle se lance quelques années plus tard dans la carrière d'écrivaine. Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteure de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde. Sous le pseudonyme de Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

Le dernier duel

Aux Éditions J'ai lu

LES TROIS PRINCES

- 1 – Puritaine et catin
N° 8761
- 2 – Liaison inconvenante
N° 8889
- 3 – Le dernier duel
N° 8986

**LA LÉGENDE
DES QUATRE SOLDATS**

- 1 – Les vertiges de la passion
N° 9162
- 2 – Séduire un séducteur
N° 9229
- 3 – Le reclus
N° 9309
- 4 – Le revenant
N° 9360

**LES FANTÔMES
DE MAIDEN LANE**

- 1 – Troubles intentions
N° 9735
- 2 – Troubles plaisirs
N° 9899
- 3 – Désirs enfouis
N° 10001

4 – L'homme de l'ombre
N° 10165

5 – Le lord des ténèbres
N° 10506

6 – Le duc de minuit
N° 10618

7 – Cher monstre
N° 11081

8 – Garde du coeur
N° 11303

9 – Le lion et la colombe
N° 11478

10 – Le duc de Montgomery
N° 11729

11 – L'amour
de tous les dangers
N° 11889

12 – Quand tombent
les masques
N° 12149

LES GREYCOURT

- 1 – Ma sorcière adorée
N° 12655
- 2 – Parce que je vous aime
N° 13216

ELIZABETH
HOYT

LES TROIS PRINCES - 3

Le dernier duel

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dany Osborne*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE SERPENT PRINCE

Éditeur original
Forever, a trademark of Hachette Book Group USA, Inc., New York

© Nancy M. Finney, 2007

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2009

1

Maiden Hill, Angleterre, novembre 1760

L'homme qui gisait aux pieds de Lucinda Craddock-Hayes ressemblait à un dieu tombé de l'Olympe. Apollon, ou plutôt Mars, la divinité de la Guerre, qui avait pris forme humaine pour venir sur terre, où une jeune fille l'avait trouvé en rentrant chez elle.

Sauf que les dieux saignent rarement.

Ni ne sont carrément morts.

— Monsieur Hedge ! appela Lucy par-dessus son épaule.

Elle balaya du regard le chemin désert qui conduisait de Maiden Hill à la maison Craddock-Hayes. Il présentait exactement le même aspect qu'avant son étonnante trouvaille : personne, à part elle, son valet qui soufflait derrière elle, et le corps étendu dans le fossé. Le tout sous un ciel bas et gris. La lumière déclinait, bien qu'il ne soit que cinq heures. Des arbres dénudés bordaient la route, silencieux et immobiles.

Lucy frissonna et resserra sa cape autour de ses épaules. L'homme était nu, meurtri, sur le ventre. Son dos était souillé du sang qui avait coulé d'une blessure à l'épaule droite. Hanches fines, jambes musclées

recouvertes d'une fine toison, et des pieds curieusement élégants bien qu'osseux. Elle cilla et ramena son regard sur son visage. Même dans la mort, il était charmant. Sa tête, orientée sur le côté, révélait un profil patricien : long nez fin, pommettes hautes et lèvres généreuses. L'un de ses sourcils était fendu d'une cicatrice. Sa chevelure, taillée court et plaquée sur son crâne, était hérissée à l'endroit où du sang avait coagulé. Sa main gauche reposait au-dessus de sa tête. À l'index, la marque laissée par une bague. Ses assassins avaient dû la voler, avec ses autres possessions. Tout autour du corps la boue était tassée, avec de profondes empreintes de talons à hauteur de la hanche. Mis à part cet indice, rien n'indiquait qui l'avait jeté là comme un rebut.

Lucy sentit de vilaines larmes lui piquer les yeux. La façon dont les tueurs l'avaient abandonné, nu et avili, était une terrible insulte faite à cet homme. C'était effroyablement triste.

Elle se traitait de nigaude quand elle perçut un marmonnement, qui se précisa. En hâte, elle essuya ses joues humides.

— D'abord, elle rend visite aux Jones, puis à tous les petits Jones, une bande d'arrogants morveux. Après, on se pèle de gravir la colline jusque chez la vieille Hardy, sale bonne femme – je sais pas pourquoi personne s'en est débarrassé en lui fichant un coup de pelle sur la tête. Et c'est pas tout ! Oh, non, c'est pas tout. Ensuite, il a fallu qu'elle aille au presbytère. Et moi, pendant ce temps, je me coltinai d'énormes pots de confiture.

Lucy s'empêcha de rouler des yeux. Hedge, son valet, portait un tricorne graisseux écrasé sur une tignasse grise. Son manteau poussiéreux et son gilet rivalisaient de vulgarité, et il avait choisi d'agrémenter ses jambes arquées de bas écarlates, sans aucun doute les vieilles hardes de son père.

Il s'arrêta à côté d'elle.

— Oh, là ! Mon Dieu, non, pas un macchab !

Sous l'effet de la surprise, le petit homme avait négligé de rester penché en avant. Lorsque Lucy se tourna vers lui, le corps noueux de Hedge s'affaissa sous ses yeux. Son dos se courba, l'épaule qui supportait l'impressionnante charge du panier se tassa et la tête s'inclina sur le côté. Pour parachever ce navrant spectacle, Hedge prit un mouchoir à carreaux et entreprit de s'essuyer laborieusement le front.

Une succession de signes de détresse qui laissa Lucy de glace : elle en avait déjà été témoin cent fois, voire mille, au cours de sa vie.

— Je ne crois pas que le mot macchab me serait venu à l'esprit pour décrire ce malheureux, mais c'est indubitablement un cadavre.

— Ouais, ben, vaudrait mieux pas rester là à bayer aux corneilles. Laissons les morts reposer en paix, comme je dis toujours.

Hedge voulut passer devant Lucy, mais elle lui barra le chemin.

— Nous ne pouvons pas le laisser comme cela.

— Pourquoi pas ? Il était là avant que vous arriviez, et on l'aurait pas vu si on avait emprunté le raccourci par les champs comme je le proposais.

— Peu importe, puisque maintenant nous l'avons vu. Pourriez-vous m'aider à le porter ?

Hedge recula dans un sursaut.

— Le porter ? Un grand type comme ça ? Sûr que vous voulez m'estropier ! Mon dos est en sale état, et ça dure depuis vingt ans. Non que je me plaigne, mais quand même !

— Très bien, accorda Lucy. Nous allons chercher une carriole.

— Mais pourquoi on le laisse pas là ? Quelqu'un finira bien par le trouver !

— Monsieur Hedge...

— Il a l'épaule transpercée, il est plein de sang... C'est moche, ça.

La figure de Hedge s'était plissée au point d'évoquer une courge pourrie.

— Je ne pense pas que ce monsieur ait souhaité être poignardé, que ce soit à l'épaule ou ailleurs. Je ne crois donc pas que nous puissions le lui reprocher.

— Mais il a commencé à se gêter ! protesta Hedge en agitant le mouchoir devant son nez.

Lucy ne mentionna pas qu'il n'y avait aucune odeur à leur arrivée.

— J'attendrai ici pendant que vous irez chercher Bob le maréchal-ferrant et sa charrette, dit-elle.

Hedge fronça ses sourcils gris broussailleux, à tel point qu'ils se rejoignirent.

— Vous préférez peut-être rester là avec le corps, Hedge ?

Les sourcils reprirent leur place normale.

— Non, m'dame. Vous vous débrouillerez mieux que moi, pour sûr. Je vais trotter jusque chez le maréchal-ferrant et...

Le cadavre grogna.

Stupéfaite, Lucy baissa les yeux. Hedge bondit en arrière.

— Jésus, Marie, Joseph ! Cet homme n'est pas mort !

Seigneur... Elle était restée là sans rien faire pendant tout ce temps, sinon à se chamailler avec Hedge. Elle ôta sa pèlerine et l'étendit sur l'homme.

— Donnez-moi votre manteau, monsieur Hedge.

— Mais...

— Tout de suite !

Lucy n'accorda même pas un coup d'œil à son valet. Il était rare qu'elle emploie un ton sec, ce qui ne le rendait que plus efficace lorsqu'elle y avait recours.

— Aaaaah... marmotta Hedge.

Mais il se défit de son manteau et le lui tendit.

— Allez quérir le Dr Fremont. Dites-lui que c'est extrêmement urgent. Et, monsieur Hedge...

Cette fois, elle riva un regard sévère sur le valet.

— Oui, m'dame ?

— Je vous prie de vous hâter.

Hedge lâcha le panier et partit. Étonnamment, il se déplaçait prestement, constata Lucy. Il semblait avoir oublié son dos douloureux.

Lucy se pencha sur l'homme et lui enveloppa les hanches et les jambes du manteau de Hedge. Puis elle plaça la main sous son nez et attendit, souffle suspendu, jusqu'à ce qu'elle perçoive de l'air sur ses doigts. Oui, il était vivant. Elle s'accroupit et réfléchit à la situation. L'homme gisait dans la boue à moitié gelée et les herbes folles du fossé, glacées et fort peu confortables. Vu ses blessures, ce n'était pas une bonne chose. Mais comme l'avait fait remarquer Hedge, cet homme était solide et elle doutait de parvenir à le déplacer seule. Elle écarta un pan de la pèlerine pour examiner son dos. La blessure de son épaule était couverte d'une croûte de sang séché. Apparemment, elle ne saignait plus. Des hématomes sur le dos et le flanc... Dieu seul savait à quoi ressemblait l'autre côté. De surcroît, il y avait la blessure à la tête.

Mon Dieu... Il était tellement immobile et livide. Comment aurait-elle pu ne pas le croire mort ? Quel gâchis, tout ce temps perdu à se chamailler avec Hedge, au lieu de l'envoyer immédiatement chercher le Dr Fremont.

De nouveau, Lucy vérifia que l'inconnu respirait en plaçant sa paume sous ses lèvres. Un souffle ténu mais bien réel. Elle passa la main sur sa joue froide et sentit une barbe naissante, quoique quasiment invisible. Qui était cet homme ? Maiden Hill n'était qu'une petite bourgade. Un étranger ne pouvait la traverser sans être

remarqué. Or elle n'avait entendu personne parler d'un inconnu dans les parages cet après-midi. Il s'était donc trouvé sur ce chemin à l'insu de tous. Manifestement, il avait été battu et volé. Mais par qui ? Était-il une innocente victime, ou s'était-il fourré d'une façon ou d'une autre dans les ennuis ? Lucy chassa cette dernière hypothèse de son esprit et se mit à prier pour que Hedge revienne vite. La lumière du jour déclinait de plus en plus, et la température refroidissait. Combien de temps un blessé pouvait-il résister dans de telles conditions ? se demanda-t-elle en se mordillant la lèvre.

— Il est mort.

Les mots secs furent prononcés un ton trop haut dans la salle de bal encombrée. Sir Rupert Fletcher regarda autour de lui, puis s'approcha de celui qui avait parlé, Quincy James.

Il serra le pommeau de sa canne d'ébène dans sa main droite, essayant de ne montrer ni son irritation ni sa surprise.

— Que voulez-vous dire, James ?

— Rien de plus que ce que j'ai dit, à savoir qu'il est mort.

— L'avez-vous tué ?

— Pas moi. J'ai envoyé mes hommes.

Sir Rupert fronça les sourcils, assimilant l'information. James avait pris les choses en main, mais avait-il réussi ?

— Vos hommes, combien étaient-ils ?

James haussa les épaules.

— Trois. Plus qu'il n'en fallait, donc.

— Quand ?

— De bonne heure ce matin. On m'a fait un rapport juste avant que je parte.

James eut un sourire qui creusait ses joues de juvéniles fossettes. Ses yeux bleu clair, ses traits réguliers typiquement anglais, sa silhouette athlétique faisaient de lui un fort charmant jeune homme.

Ceux qui le voyaient ainsi se fourvoyaient totalement.

— J'imagine qu'il est impossible de remonter jusqu'à vous ? demanda sir Rupert dont l'intonation, en dépit de ses efforts, recelait une évidente tension.

Le sourire de James s'effaça.

— Les morts ne peuvent pas parler.

Quel imbécile !

— Mmm. Où ont-ils agi ?

— Hors de sa résidence en ville.

Sir Rupert jura entre ses dents. Tendre une embuscade à un pair du royaume hors de chez lui en plein jour était une véritable idiotie. Sa jambe malade le mettait à la torture ce soir, et voilà qu'il lui fallait entendre les absurdités de James. Il s'appuya plus lourdement sur sa canne d'ébène tout en réfléchissant.

— Ne vous affolez pas, lui dit James en souriant de nouveau, nerveusement cette fois. Personne ne les a vus.

Le vieil homme haussa un sourcil. Dieu le protège des aristocrates qui se piquaient de penser, voire d'agir, de leur propre chef. Il y avait trop de générations d'hédonistes chez les lords.

Manifestement, James ne soupçonnait pas le moins du monde les réflexions de sir Rupert.

— D'ailleurs, ils ont dévêtu le corps et l'ont jeté dans la campagne, à une demi-journée de cheval de Londres. Personne ne le reconnaîtra, là-bas. Et le temps qu'il soit retrouvé, il ne sera plus guère reconnaissable, n'est-ce pas ? Par... parfaite sécurité.

Le jeune homme porta la main à ses cheveux et glissa un doigt dans ses boucles dorées. Il les portait non poudrés, sans doute par coquetterie.

Sir Rupert avala une gorgée de madère tout en examinant mentalement la situation. L'atmosphère de la salle de bal était affreusement étouffante. Elle empestait la cire fondue, les parfums lourds et les odeurs corporelles. Les doubles portes qui donnaient sur le jardin avaient été ouvertes en grand pour laisser entrer l'air frais de la nuit, mais cela se révélait de peu d'effet sur la touffeur ambiante. Le punch avait été asséché une demi-heure plus tôt et le buffet ne serait pas ouvert avant minuit, une éternité. Le vieil homme fit la grimace. Il n'avait guère d'espoir concernant d'éventuels rafraîchissements. Son hôte, lord Harrington, était un pingre notoire, même lorsqu'il recevait la crème de la société, et quelques parvenus comme sir Rupert.

Un étroit espace avait été ménagé au centre de la salle pour les danseurs. Ils tournoyaient dans un arc-en-ciel de couleurs. Dames en robes brodées et chevelures poudrées. Messieurs coiffés de perruques et sur leur trente et un. Sir Rupert n'enviait pas la joliesse des mouvements de ces jeunes gens : sous la dentelle et la soie, ils devaient abondamment transpirer. Tous appréciaient sans doute que lord Harrington eût lancé si tôt la saison des bals. Ou plutôt, lady Harrington. La dame avait cinq filles à marier et elle mettait toutes ses forces, en bon stratège, dans une campagne qu'elle menait comme une guerre. Pour l'instant, quatre de ses filles étaient sur la piste, chacune au bras d'un homme tout à fait éligible.

Non que sir Rupert pût se permettre de la juger, lui qui avait trois filles de moins de vingt-quatre ans. Toutes trois sorties de l'école et toutes trois en quête d'un bon parti. À ce propos, Matilda, à vingt pas de lui, en compagnie de Sarah, arqua un sourcil interrogateur en posant brièvement les yeux sur le jeune Quincy James.

Sir Rupert secoua légèrement la tête en réponse. Quincy James ! Plutôt voir sa fille épouser un chien enragé plutôt que ce garçon. Après trente ans de mariage, il s'entendait parfaitement avec son épouse. Lentement, elle se détourna pour bavarder avec une autre dame sans montrer qu'elle venait d'échanger des informations avec son mari. Plus tard, après la soirée, elle poserait des questions, afin de savoir pourquoi le jeune homme était à rejeter. Mais en aucune manière elle n'interrogerait sir Rupert dans l'immédiat.

Si seulement ses partenaires pouvaient se montrer aussi discrets...

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous inquiétez, reprit James, apparemment incapable de supporter davantage son mutisme. Il n'a jamais rien su à votre sujet. Personne n'a jamais rien su.

— Et je préfère qu'il en soit ainsi. Pour notre salut à tous.

— Je n'en doute pas. Vous avez lai... laissé Walker et moi et les deux autres faire le travail à votre place.

— Sans cela, il vous aurait tous découverts.

— Cer... certains aimeraient bien être au courant, pour vous, dit James en se grattant le crâne.

— Ce ne serait guère dans votre intérêt de me trahir, remarqua platement sir Rupert tout en saluant une connaissance qui passait d'un hochement de tête.

— Je n'ai pas dit que je parlerais.

— Parfait. Vous avez tiré profit autant que moi de cette affaire.

— Oui, mais...

— Alors tout est bien qui finit bien.

— Facile à di... dire pour vous.

Le bégaiement de James se manifestait de plus en plus fréquemment, signe d'une intense nervosité.

— Vous n'avez pas vu le corps de Hartwell. Il s'est fait embrocher la gorge. Il a dû mourir en se vidant de son

sang. Ses témoins ont dit qu'il ne restait plus que deux minutes avant la fin du duel. Deux minutes, vous rendez-vous compte ? Hor... horrible !

— Vous êtes plus fine lame que Hartwell ne l'a jamais été, remarqua sir Rupert.

Voyant son aînée, Julia, danser un menuet, il sourit. Elle portait une robe d'un bleu tout à fait seyant qui semblait neuve. Pourvu que cet achat soit resté dans les limites du raisonnable... Son cavalier était un comte largement quadragénaire. Un peu vieux, d'accord, mais un comte tout de même...

— P... P... Peller était une fine lame lui aussi, et cela ne l'a pas empêché d'être tué, déclara James d'une voix hystérique qui arracha sir Rupert à ses réflexions.

Il parlait trop fort ! Il fallait le calmer.

— James, je...

— On lui a jeté le gant le soir et le lendemain au petit déjeuner, il était m... mort !

— Je ne pense pas que...

— Il a perdu trois doigts en se protégeant après que son épée lui a été arrachée de la main. Il a fallu fouiller la pe... pelouse pour les retrouver. Ô mon Dieu !

Les têtes alentour se tournèrent vers eux. L'intonation du jeune homme allait crescendo.

— C'est terminé, décréta sir Rupert, les yeux rivés dans ceux de James, dont un tic agitait la paupière droite.

Sir Rupert le coupa dans son élan alors qu'il prenait une profonde inspiration, se préparant pour un nouveau discours.

— Il est mort. Vous venez de me le dire, James.

— Mais...

— Nous n'avons donc plus à nous inquiéter.

Sir Rupert le salua d'un mouvement de tête et s'éloigna en claudiquant. Il avait besoin d'un autre verre de madère.

— Je ne le garderai pas sous mon toit ! déclara le capitaine Craddock-Hayes, bras croisés sur son torse épais, pieds plantés sur le sol comme s'il se trouvait sur le pont d'un navire en plein roulis.

Il tenait bien droite sa tête coiffée d'une perruque. Ses yeux bleu océan fixaient un lointain horizon.

Le capitaine et sa fille étaient dans le vestibule de Craddock-Hayes House. Habituellement, ce vestibule était assez vaste pour leurs besoins, mais maintenant il semblait avoir rétréci par rapport au nombre de personnes qu'il contenait, songea Lucy.

— Oui, papa, dit-elle en le contournant.

Elle fit signe aux hommes qui portaient *son* inconnu, afin qu'ils avancent.

— Au premier étage, messieurs. Dans la chambre de mon frère, ce sera le mieux. N'est-ce pas, madame Brodie ?

— Oui, mademoiselle, approuva la gouvernante en hochant la tête.

Le ruché de son bonnet, qui encadrait ses joues rubicondes, s'agita au rythme du mouvement.

— Le lit est déjà fait, continua-t-elle, et je peux allumer le feu en quelques secondes.

— Parfait, la félicita Lucy en souriant. Merci, madame Brodie.

La gouvernante gravit l'escalier en hâte, son imposant postérieur ondulant à chaque marche.

— On ne sait même pas qui est ce type, grommela le capitaine. Il pourrait tout aussi bien être un clochard ou un assassin. Hedge a dit qu'il avait été poignardé dans le dos. Dis-moi donc quel genre de lascar se fait poignarder dans le dos, hein ?

— Je l'ignore, répondit Lucy. Papa, veux-tu bien t'écarter, pour que les hommes puissent passer ?

Le capitaine recula docilement jusqu'au mur. Les hommes haletaient tout en portant l'inconnu. Il était

tellement immobile. Son visage était d'une lividité cadavérique. Lucy se mordit la lèvre, essayant de ne pas montrer son angoisse. Elle ne le connaissait pas, ne savait même pas de quelle couleur étaient ses yeux, et pourtant il lui semblait d'une importance vitale qu'il ne meure pas. Afin de le transporter plus facilement, les hommes l'avaient allongé sur une porte, mais manifestement son poids et sa taille rendaient la manœuvre difficile. L'un des hommes jura.

— Nous n'employons pas pareil langage dans cette maison ! tonna le capitaine en lançant un regard furibond à l'offenseur, qui rougit et marmonna des excuses.

Le capitaine opina.

— Quelle sorte de père serais-je si j'autorisais n'importe quel vagabond à s'installer chez moi ? Alors qu'une demoiselle célibataire y réside, hein ? Ce serait une sacrée sottise !

— Oui, papa, acquiesça Lucy, avant de retenir son souffle car les hommes commençaient à monter l'escalier.

— Voilà pourquoi ce type doit être conduit ailleurs ! enchaîna le capitaine. Chez Fremont. Il est médecin ! Ou à l'asile des pauvres. Peut-être au presbytère ? Penweeble aurait là une chance de faire montre de quelque charité chrétienne.

— Tu as tout à fait raison, papa, approuva Lucy d'un ton apaisant, mais ce monsieur est déjà là. Ce serait dommage de devoir le déplacer de nouveau.

L'un des hommes dans l'escalier leur lança un regard noir. Lucy le rassura d'un sourire.

— De toute façon, il ne vivra probablement pas longtemps, remarqua le capitaine. Inutile de gâcher de bons draps.

— Je veillerai à ce que les draps ne soient pas gâchés, papa, dit Lucy en montant les marches.

— Et mon dîner ? grommela le capitaine dans son dos. Qui va s'en occuper si tout le monde s'active à préparer une chambre pour accueillir la canaille ?

Lucy se pencha par-dessus la rampe.

— Le dîner sera servi dès que je serai sûre que ce monsieur est installé.

— Ah, c'est charmant ! Le maître de maison passe après le confort d'un ruffian !

— Tu es très compréhensif, papa, assura Lucy en souriant.

— Mmm.

Elle pivotait sur ses talons quand le capitaine la retint :

— Ma chérie ?

Derechef, elle se pencha par-dessus la rampe. Son père la fixait, sourcils broussailleux froncés qui se rejoignaient au-dessus de son gros nez rouge.

— Sois prudente avec ce gaillard.

— Oui, papa.

— Mmm, marmotta le capitaine une nouvelle fois.

Lucy montait déjà l'escalier en toute hâte. Elle se précipita dans la chambre bleue. Les hommes avaient transféré l'inconnu dans le lit. Ils quittèrent la pièce en laissant derrière eux des traînées de boue.

— Vous ne devriez pas être là, mademoiselle Lucy, s'écria Mme Brodie en tirant le drap sur la poitrine nue du blessé. Pas avec ce monsieur comme cela !

— Je l'ai vu il y a une heure, madame Brodie. Au moins, maintenant est-il pansé.

— Pas les parties les plus importantes !

— Eh bien, peut-être pas, effectivement, concéda Lucy. Mais je ne pense pas qu'il présente le moindre risque, étant donné son état.

— Oui. Pauvre jeune homme, dit Mme Brodie en tapotant le drap tendu sur le torse de l'inconnu. Il a de la chance que vous l'ayez trouvé. Sinon, il serait mort

de froid au bord de la route d'ici au matin. Mais qui a donc bien pu lui faire une chose pareille ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Mme Brodie secoua la tête.

— Personne de Maiden Hill, à mon avis. Peut-être des voyous venus de Londres.

Lucy s'abstint de relever qu'il y avait également des voyous à Maiden Hill.

— Le Dr Fremont a promis de revenir dans la matinée pour vérifier les pansements.

— Oui, acquiesça Mme Brodie en regardant le patient d'un air dubitatif, comme si elle soupesait ses chances de survie jusqu'au lendemain.

— D'ici là, dit Lucy dans un soupir, j'imagine que tout ce que nous pouvons faire, c'est lui assurer du confort. Au cas où il se réveillerait, nous laisserons la porte ouverte.

— Je crois que je devrais aller m'occuper du dîner du capitaine. Vous savez comment il est quand il y a du retard. Dès que le repas aura été servi, j'enverrai Betsy veiller ce jeune homme.

Lucy hochâ la tête.

— Descendez, madame Brodie. Je vous rejoins dans une minute.

La gouvernante la regarda de travers.

— Très bien, mademoiselle, mais ne tardez pas trop. Votre père va vouloir vous parler.

Lucy plissa le nez et opina. Mme Brodie lui adressa un sourire de sympathie et partit. Lucy posa les yeux sur l'étranger dans le lit de son frère David. Qui était-il ? Il était tellement immobile qu'elle dut se concentrer pour distinguer l'infime va-et-vient de sa poitrine. Les pansements autour de sa tête accentuaient l'apparence de gravité de son état et faisaient ressortir l'hématome sur son front. Il semblait si seul. Quelqu'un s'inquiétait-il de lui quelque part ? Attendait-on son retour avec anxiété ?

L'un de ses bras était posé sur la couverture. Elle le toucha. Et sursauta quand une main lui agrippa le poignet. La surprise fut telle que Lucy poussa un petit cri d'effroi. Une fraction de seconde plus tard, elle rivait ses yeux dans ceux de l'homme, les prunelles les plus pâles qu'elle eût jamais vues. Elles étaient couleur de glace.

— Je vais vous tuer, articula distinctement l'inconnu.

Pendant quelques instants, elle crut que les mots lui étaient adressés, et son cœur manqua plusieurs battements.

Le regard de l'homme la traversa.

— Ethan ? dit-il.

Il paraissait désorienté. Il fronça les sourcils, puis ferma les paupières. Les doigts se desserrèrent sur le poignet de Lucy, et la main retomba sur la couverture.

Lucy prit une profonde inspiration. Si elle se fiait à la douleur dans sa poitrine, elle avait dû retenir son souffle tout le temps où l'homme la tenait. Elle s'écarta du lit et massa son poignet endolori. Quelle brutalité ! Demain, elle aurait des bleus.

À qui avait-il parlé ?

Elle frissonna. Qui que fût cette personne, elle n'aurait pas aimé être à sa place. La voix de l'inconnu n'avait pas recelé la moindre indécision. Nul doute qu'il entendait tuer son ennemi. Elle regarda de nouveau le lit. Maintenant, le blessé respirait lentement et profondément. Sans ces élancements au poignet, elle aurait pensé avoir rêvé.

— Lucy ! beugla-t-on au rez-de-chaussée.

Son père. En hâte, elle retroussa ses jupes, quitta la chambre et dévala l'escalier.

Le capitaine était installé à sa place en bout de table, une serviette coincée dans le col de sa chemise.

— Je n'aime pas dîner tard ! Cela me fiche la digestion en l'air. Et la nuit, tous ces gargouillis dans

l'estomac m'empêchent de dormir. Serait-ce trop demander que le dîner soit servi à l'heure, dans ma propre maison ? Hein ? Serait-ce trop demander ?

— Non, bien sûr que non, papa, assura Lucy en s'asseyant à la droite du capitaine. Je suis désolée.

Mme Brodie apporta un rôti de bœuf fumant couronné de pommes de terre, poireaux et navets.

— Ah ! Voilà ce qu'un homme aime voir sur sa table !

Le capitaine rayonnait littéralement quand il planta fourchette et couteau dans la viande pour la découper.

— Du bon bœuf anglais ! Quel délicieux arôme !

— Merci, monsieur, dit Mme Brodie, qui adressa un clin d'œil à Lucy avant de sortir de la salle à manger.

— Maintenant, mange ça, décréta le capitaine en tendant à Lucy une assiette copieusement garnie. Mme Brodie sait vraiment cuisiner un bon rôti de bœuf.

— Merci, papa.

— La viande la plus goûteuse du comté. Tu as besoin de prendre des forces, après être allée par monts et par vaux tout l'après-midi.

— Comment s'est passée l'écriture de tes Mémoires aujourd'hui, papa ? demanda Lucy en avalant une gorgée de vin, tout en s'efforçant de ne pas penser à l'homme couché au premier étage.

Le capitaine prit le temps de mâcher avec enthousiasme une grosse bouchée de rôti avant de répondre.

— Excellent, excellent. J'ai couché sur le papier une histoire scandaleuse qui date de trente ans. À propos du capitaine Feather. Il est amiral désormais, l'animal, et est marié à trois femmes de l'île. Sais-tu que ces autochtones ne portent pas de... euh...

Il se mit à tousser pour cacher son embarras.

— Oui ? fit Lucy en mangeant ses pommes de terre.

— Oublie cela, dit le capitaine, remplissant de nouveau son assiette qu'il fit glisser sur la table jusqu'à son

ventre qui touchait le bord. Disons simplement qu'après tout ce temps, je vais allumer un pétard sous les fesses de ce vieux coquin.

— Comme c'est charmant, commenta Lucy en souriant.

Si son père achevait la rédaction de ses Mémoires et les faisait publier, il y aurait pas mal de crises d'apoplexie parmi les membres de la Marine royale.

— Tout à fait, tout à fait, confirma le capitaine après avoir lui aussi bu du vin. Maintenant, ma chérie, je ne veux pas que tu t'inquiètes pour ce gremlin que tu as ramené à la maison.

Lucy baissa le regard sur sa fourchette, qu'elle vit trembler légèrement. Elle espéra que son père ne remarquerait rien.

— Non, papa.

— Tu as fait une bonne action, joué les Samaritains et tout, exactement comme ta mère te l'a enseigné en te lisant la Bible. Mais n'oublie pas : j'ai déjà vu des blessures à la tête. Certains y survivent, d'autres non. Et il n'y a rien à faire contre la fatalité.

Le cœur manqua à Lucy.

— Tu penses donc qu'il peut mourir, papa ?

— Aucune idée, s'exclama le capitaine en cueillant un navet dans son assiette. C'est d'ailleurs ce que je viens de te dire : il peut s'en remettre... ou pas.

— Je vois.

Ravalant les larmes qui lui montaient aux yeux, Lucy prit à son tour un navet. Son père choisit cet instant pour abattre le plat de la main sur la table.

— Voilà où je voulais en venir, Lucy ! Ne t'attache pas à ce vagabond !

Lucy ne put réprimer un sourire.

— Tu ne peux pas exiger de moi que je reste insensible, papa. Tu n'as aucun pouvoir sur ce que j'éprouve.

Le capitaine fronça férocelement les sourcils.

— Je ne veux pas que tu sois triste s'il rend l'âme pendant la nuit.

— Je ferai de mon mieux pour ne pas être triste, papa.

Vaine promesse. Si l'inconnu mourait, elle pleurerait toutes les larmes de son corps.

— Mmm. Cela suffit pour le moment. Mais s'il en réchappe, rappelle-toi bien ceci : s'il songe ne fût-ce qu'une seconde à toucher un seul cheveu de ta tête, je l'expédie dans la rue d'un coup de pied aux fesses.

2

Quand Simon Iddesleigh, sixième vicomte Iddesleigh, se réveilla, un ange était assis à son chevet. Il aurait pu faire un affreux rêve, comme lorsque des catastrophes en chaîne agitaient ses nuits. Pire, il aurait pu rêver n'avoir pas survécu, avoir fait le plongeon final pour quitter ce monde et tomber en enfer. Mais l'enfer n'embaumait pas la lavande et le linge amidonné ! Et une fois mort, on ne reposait pas entre des draps, on n'avait pas la tête appuyée sur des oreillers. On n'entendait pas gazouiller des moineaux ni le frémissement de rideaux de tulle.

Et de toute façon, en enfer, il n'y avait pas d'ange.

Simon regarda le sien. La sienne, plutôt. Un ange de sexe féminin, tout vêtu de gris comme une nonne. Elle écrivait dans un grand cahier, le regard concentré sous des sourcils noirs. Ses cheveux sombres étaient tirés en arrière, dégageant son front haut, et attachés sur sa nuque. Ses lèvres se pinçaient légèrement alors que sa main courait sur la page. Sans doute notait-elle les péchés de Simon Iddesleigh... Le crissement de la plume sur le vélin avait dû le réveiller.

Lorsque les hommes parlaient des anges, particulièrement de sexe féminin, ils employaient toutes sortes

de vigoureux euphémismes fleuris. Ils évoquaient des créatures blondes aux joues roses rebondies et aux lèvres rouges et humides. D'insipides poupées italiennes aux yeux bleus vides et ronds, à la peau douce, voilà ce qui leur venait à l'esprit. Mais l'ange que contemplait Simon n'appartenait pas à cette catégorie. Son ange à lui était du genre biblique, issu de l'Ancien Testament, pas du Nouveau. Critique et sévère. Capable de vouer un homme à la damnation éternelle en levant un doigt indifférent, plutôt que de voleter avec des ailes de colombe. Non, son ange n'était certainement pas chargé de stigmatiser quelques petits défauts, se dit Simon en soupirant.

D'autant qu'il n'avait pas que de simples petits défauts.

L'ange avait dû l'entendre soupirer, car elle leva sur lui des yeux aigue-marine.

— Êtes-vous réveillé ?

Son regard le toucha aussi concrètement que si elle avait posé la main sur son épaule, et la sensation le troubla.

— Tout dépend de votre définition de « réveillé », dit-il d'une voix qui avait tout d'un croassement.

Le simple fait de bouger les lèvres avait déclenché des douleurs dans tout son visage. En fait, son corps semblait en feu.

— Je ne dors pas, poursuivit-il néanmoins, mais je dois avouer qu'il m'est arrivé d'être nettement plus alerte. J'imagine que vous n'avez pas quelque chose comme du café pour accélérer le processus de réveil ?

Il essaya de s'asseoir et découvrit que cela relevait de la gageure. Ses efforts ne produisirent qu'un résultat : le drap qui lui couvrait le torse glissa jusqu'à sa taille. Les yeux de l'ange suivirent la chute du drap. Les jolis sourcils qui les surmontaient se froncèrent face au spectacle du torse nu.

— J'ai peur que nous n'ayons pas de café, murmura-t-elle à l'adresse du nombril de Simon. Mais nous avons du thé.

— Naturellement. Il y a *toujours* du thé. Pourrais-je solliciter votre bonté afin que vous m'aidiez à m'asseoir ? On se sent en état d'infériorité, sur le dos. De surcroît, dans cette position, boire du thé sans s'en faire couler dans les oreilles me semble difficile.

Lucy le regarda d'un air sceptique.

— Peut-être devrais-je aller chercher Hedge ou mon père.

Simon plaqua une main sur son cœur.

— Je vous promets de ne pas vous mordre. Et il ne m'arrive que très rarement de cracher.

Voyant la jeune femme crisper les lèvres, Simon se figea.

— Finalement, vous n'êtes pas un ange, n'est-ce pas ?

Le sourcil couleur ébène qui se haussa sur le joli front donna à son visage une telle expression dédaigneuse que Simon n'en crut pas ses yeux. Cette fille de la campagne avait des mines de duchesse !

— Je m'appelle Lucinda Craddock-Hayes. Et vous ?

— Moi, non. Euh... pardon. Je suis Simon Matthew Raphael Iddesleigh, vicomte Iddesleigh, j'en ai bien peur.

— Vous êtes le vicomte Iddesleigh ?

— Hélas.

— Vous n'êtes pas d'ici ?

— Ici étant... ?

— La ville de Maiden Hill, dans le Kent.

— Ah. Le Kent. Pourquoi le Kent ?

Simon tendit le cou pour essayer d'entrevoir le paysage par la fenêtre, mais les rideaux de tulle masquaient les vitrages.

— Vous êtes dans la chambre de mon frère.

— Très aimable à lui de m'accueillir.

En tournant la tête, il avait pris conscience de la présence de quelque chose sur son crâne. Il leva la main et tâta cette chose. Un pansement. Qui devait lui donner l'air parfaitement idiot !

— Je ne suis jamais venu dans cette charmante ville de Maiden Hill. Mais je ne doute pas qu'elle soit magnifique et que l'église soit un haut lieu touristique.

Les lèvres rouges accentuèrent leur mimique sévère.

— Comment le savez-vous ?

— Les églises sont toujours jolies, répondit Simon en baissant les yeux sur le drap qu'il ajusta, une tactique qui l'obligea à détourner le regard des trop tentantes lèvres rubis.

Lâche, s'accusa-t-il avant de poursuivre :

— J'ai toujours perdu mon temps à Londres. Mon domaine se trouve dans le Northumberland. Êtes-vous déjà allée dans le Northumberland ?

Elle secoua la tête. Ses exquis yeux aigue-marine le fixaient avec une déconcertante assurance.

— Pff... Ce domaine est négligé. C'est à se demander quelle mouche a piqué mes ancêtres pour qu'ils fassent édifier ce gros tas de briques au milieu de nulle part. Il n'y a rien à proximité, à part de la brume et des moutons ! Et pourtant, cette chose est dans la famille depuis une éternité. Alors autant que je la garde.

— Comme c'est gentil à vous, se moqua la demoiselle. Mais pourquoi nous avons vous trouvé à deux kilomètres d'ici, si vous n'êtes jamais venu dans cette région ?

Elle avait décidément l'esprit vif, remarqua Simon. Il venait de parler à tort et à travers, elle l'avait écouté mais n'en avait pas pour autant perdu de vue le cœur du problème. Dieu que les femmes intelligentes étaient agaçantes !

— Je n'en ai pas l'ombre d'une idée, répondit-il. Peut-être ai-je eu la bonne fortune d'être attaqué par des

malandrins bien intentionnés. Ils m'ont laissé ici afin que j'aie la chance de découvrir un peu le monde.

— Mmm. Je doute qu'ils aient voulu que vous revoyiez le monde où que ce soit, dit Lucy.

— C'eût été fort dommage, n'est-ce pas ? s'enquit Simon d'un ton empreint de feinte innocence. Car sans cela, je ne vous aurais pas rencontrée.

Lucy haussa derechef un sourcil et ouvrit la bouche, prête à reprendre son interrogatoire, mais Simon la coupa sur sa lancée.

— Vous avez dit avoir du thé, si je ne me trompe ? Je sais avoir parlé de thé avec mépris précédemment, mais j'avoue que je ne serais pas contre une goutte ou deux de ce breuvage.

L'ange s'empourpra. Ou plutôt, ses joues rosirent délicieusement. Enfin, elle faisait montre de quelque faiblesse !

— Pardonnez-moi. Attendez, je vais vous aider à vous asseoir.

Elle plaça ses mains froides sur ses bras, un contact érotique fort troublant, et entreprit de le redresser. Ce qui fit haleter Simon. De désir, mais surtout de douleur. Il eut l'impression qu'une myriade de petits démons, ou de petits saints en l'occurrence, lui enfonçaient des fers rougis à blanc dans tout le corps. Il ferma les yeux quelques instants et lorsqu'il les rouvrit, une tasse de thé se trouvait sous son nez. Il tendit la main droite, puis interrompit son mouvement quand il s'aperçut que sa bague ornée d'un sceau avait disparu. Ils la lui avaient volée !

Lucy se méprit sur son hésitation.

— Ce thé est frais, je vous l'assure.

— C'est très gentil.

Il attrapa la tasse d'une main qui trembla quand le tintement familier de sa bague contre la porcelaine ne

résonna pas. Il n'avait pas retiré cette bague depuis la mort d'Ethan.

— Sacrebleu !

— Ne vous inquiétez pas, je vous la tiendrai, promit-elle d'une voix douce, basse, celle de l'intimité entre deux êtres.

Ce dont elle ne devait pas être consciente. Il aurait pu se reposer sur cette voix, se laisser porter et oublier tous ses soucis. Décidément, cette femme était dangereuse.

Il but le thé à la température parfaite.

— Cela vous ennuerait-il d'écrire une lettre pour moi, mademoiselle ?

— Bien sûr que non, répliqua-t-elle en posant la tasse avant de reculer prudemment sur son siège. À qui voulez-vous que j'écrive ?

— À mon valet, je pense. Mes proches se feraient trop de souci si je les alertais.

— Et nous ne voulons certainement pas cela, commenta-t-elle.

Il la regarda attentivement, mais ne décéla aucune moquerie dans ses grands yeux innocents.

— Je suis heureux que vous compreniez le problème, dit-il sèchement.

En fait, ce dont il s'inquiétait, c'était que ses ennemis apprennent qu'il avait survécu.

— Mon valet pourrait m'apporter quelques affaires, par exemple des vêtements propres, un cheval et de l'argent, précisa-t-il.

Elle mit de côté le cahier ouvert. Il essaya de voir ce qu'elle avait écrit mais sous cet angle, c'était impossible.

— Quel est son nom ? s'enquit-elle après avoir prélevé un feuillet du cahier.

— Henry. Au 207, Cross Road à Londres. Que notiez-vous, tout à l'heure ?

— Pardon ? fit-elle sans lever les yeux.

Quelle femme irritante !

— Dans votre cahier. Qu'écriviez-vous ?

Elle hésita, plume immobile sur le vélin, tête baissée. Bien qu'il fût de plus en plus intrigué, Simon conserva une expression neutre.

Il y eut un silence pendant qu'elle rédigeait l'adresse. Puis elle releva le menton et le regarda.

— Je dessinais.

Elle attrapa le cahier et le posa sur les genoux de Simon. La page de droite était couverte de croquis, certains grands, d'autres non. Un petit homme courbé qui portait un panier. Un arbre dénudé. Une grille avec un vantail cassé. Sur la page de gauche, un unique dessin : un homme endormi. Lui. Et guère à son avantage, avec ce pansement et ces bleus. Savoir qu'elle l'avait observé pendant qu'il dormait lui fit un drôle d'effet.

— J'espère que cela ne vous dérange pas, ajouta-t-elle.

— Pas le moins du monde. Je suis heureux d'être d'une utilité quelconque.

Simon tourna la page. Cette fois, les dessins avaient été embellis au pastel.

— Ceux-là sont vraiment bons, mademoiselle.

— Merci.

Quelle confiance en elle ! Il ne put s'empêcher de sourire, tant son intonation était ferme. La plupart des femmes feignaient la modestie quand on les complimentait. Pas Mlle Craddock-Hayes. Elle ne doutait pas de son talent.

Il tourna une nouvelle page.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

Il avait sous les yeux un arbre décliné selon les quatre saisons : printemps, été, automne, hiver. Le rose revint aux joues de Lucy.

— Des croquis d'étude pour un petit livre de prières que je veux donner à Mme Hardy, au village. Ce sera son cadeau d'anniversaire.

— Faites-vous cela souvent ? s'enquit-il en continuant à tourner les pages, fasciné. Vous illustrez des livres ?

Ce n'étaient pas les dessins mièvres d'une femme cherchant à tromper l'ennui. Tous recelaient une force, une grande énergie.

Lucy haussa les épaules.

— Non, pas très souvent. Seulement pour des amis ou des proches.

— Alors peut-être pourrais-je vous passer une commande.

Il leva les yeux et se rendit compte qu'elle allait parler. Pour refuser. Lui expliquer qu'il ne faisait pas partie de ses amis ou proches. Il ne lui en laissa pas le temps.

— Un livre pour ma nièce.

Elle garda le silence, mais haussa les sourcils d'un air interrogateur.

— Si vous ne voyez pas d'inconvénient à vous prêter au caprice d'un homme blessé, évidemment.

Quelle vilaine manœuvre. Il essayait de l'apitoyer. Mais pour quelque mystérieuse raison, il tenait vraiment à ce qu'elle accepte son offre.

— Quel genre de livre ?

— Oh, un conte de fées, je crois.

Lucy reprit son cahier, le posa sur ses genoux et l'ouvrit sur une page vierge.

— Oui ?

Ô Seigneur ! Il était au pied du mur. Et curieusement, il avait envie de rire à gorge déployée. Il ne s'était pas senti aussi bien depuis des lustres. Il balaya la pièce du regard et avisa une petite carte dans un cadre accroché au mur en face de lui. Des serpents de mer ondu-laient autour de la carte. Il sourit.

— L'histoire du Prince Serpent.

Il posa les yeux sur les lèvres rubicondes, puis les détourna en hâte. Il souriait maintenant sans retenue.

— Jamais entendu parler, rétorqua-t-elle sèchement.

— Voilà qui est étonnant, assura-t-il en mentant effrontément. Ce conte était l'un de mes préférés, autrefois. En parler me rappelle de charmants souvenirs. Je me revois pelotonné sur les genoux de ma nurse au coin de feu, qui me terrifiait avec cette histoire.

Quand le vin est tiré, il faut le boire... Mais cela n'empêcha pas la demoiselle de lui décocher un regard sceptique.

Simon bâilla. La douleur dans son épaule s'était calmée, mais une migraine épouvantable prenait le relais.

— Voyons, voyons... cela commençait ainsi : il était une fois... Les contes commencent toujours ainsi, n'est-ce pas ?

Elle ne vint pas à son secours. Bien calée dans son fauteuil, elle attendait qu'il s'enferme.

— ... Une pauvre chevière vivait de la garde des chèvres du roi. Elle était orpheline, seule au monde, avec pour unique compagnie les bêtes, qui sentaient très mauvais.

— Des chèvres ?

— Des chèvres, oui. Le roi adorait le fromage de chèvre.

Simon pencha la tête en arrière. Il avait mal à en hurler.

— Je crois qu'elle s'appelait Angelica, poursuivit-il néanmoins, précision de peu d'intérêt.

Lucy opina légèrement. Elle avait saisi une plume et entrepris de tracer des traits sur la page blanche. Il ne voyait pas ce qu'elle faisait, aussi ignorait-il si elle avait décidé d'illustrer son conte ou non.

— Angelica travaillait dur chaque jour, de l'aube au crépuscule, et n'avait pour toute compagnie que les chèvres. Le château du roi se dressait au sommet d'une falaise. La chevière vivait à son pied dans une petite hutte. Si elle regardait vers le haut, au-delà des rochers

escarpés, vers les pierres blanches brillantes du château jusqu'aux tourelles, elle apercevait parfois les gens de la cour avec leurs beaux vêtements et leurs bijoux. Il lui arrivait, très rarement, de voir le prince.

— Le Prince Serpent ?

— Non.

— Alors pourquoi votre conte s'appelle-t-il ainsi, si le héros n'est pas le Prince Serpent ?

— Il arrive plus tard dans l'histoire. Êtes-vous toujours aussi impatiente ?

Elle le regarda et un sourire apparut sur ses lèvres. Simon en fut paralysé. Son esprit se vida de toute pensée. Les yeux d'azur de la jeune femme s'étrécirent et une fossette se creusa dans sa joue gauche. Elle irradiait. Il ne trouvait pas d'autre qualificatif. Mlle Craddock-Hayes était réellement un ange. Simon ressentit un puissant besoin de poser le pouce sur cette fossette, de le faire courir sur cet ensorcelant visage et de goûter ces lèvres.

Il ferma les yeux. Non, il ne voulait pas de cela !

— Je suis désolée, l'entendit-il dire. Je ne vous interromprai plus.

— Je vous en prie. Simplement, j'ai mal à la tête. Les conséquences des coups reçus l'autre jour et...

Il s'interrompit.

— Quand exactement m'avez-vous trouvé ?

— Il y a deux jours, répondit-elle en se levant.

Elle ramassa cahier et plume et ajouta :

— Je vous laisse vous reposer. Pendant ce temps, je vais écrire la lettre à votre valet et la mettre à la poste. À moins que vous ne souhaitiez que je vous la lise d'abord ?

— Non, je suis certain que vous pouvez vous charger de tout cela parfaitement. Où sont mes vêtements ? demanda-t-il d'un ton égal.

Il était retombé sur les oreillers, sa main sur le drap.